

*Eglise du Saint-Sacrement à Liège*  
*Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers*  
*Feuilleton de la semaine après l'Ascension ou*  
*de la 7<sup>e</sup> semaine du Temps pascal*  
*Mardi 26 mai 2020*

**Georges Bernanos,**  
*« Nos amis les saints »<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> Tunis, 1947.

# Nos amis les saints

Ces grandes destinées échappent, plus que toutes les autres, à n'importe quel déterminisme : elles rayonnent, elles resplendissent d'une éclatante liberté.

Si le père de Foucauld en personne m'avait demandé cette conférence, je me demande si je n'aurais pas réussi à trouver quelque raison de lui refuser, que son indulgence eût probablement jugée valable. Mais il m'a fait demander la chose par ses filles, et me voilà ici devant vous, nous voilà tous rassemblés ici pour bien prouver que les filles du père de Foucauld finissent toujours par faire ce qu'elles veulent. Ce n'est peut-être pas tout à fait un miracle mais ça y ressemble déjà pas mal. Admettons que ce soit un miracle préparatoire. Car ayant imprudemment décidé de vous parler ce soir d'un pays où je n'ai jamais mis les pieds, bien que je sois un vieux voyageur, dont je ne suis même nullement sûr d'avoir jamais rencontré un seul habitant authentique, un seul autochtone, bref, puisque j'ai décidé de vous parler des saints et de la sainteté, le miracle, le vrai miracle, le miracle incontestable serait que vous réussissiez à m'écouter sans ennui... Enfin que voulez-vous que je vous dise ? Tâchez d'être le plus indulgent possible : c'est mon premier sermon.

Vous me direz que j'aurais pu choisir un autre sujet. Ce n'est pas sûr, le plus souvent, voyez-vous, ce n'est pas nous qui choisissons le sujet, c'est le sujet qui nous choisit. Les amateurs de littérature croient volontiers qu'un écrivain fait ce qu'il veut de son imagination. Hélas l'autorité de l'écrivain sur son imagination d'écrivain est à peu près celle que le *Code civil* nous garantit vis-à-vis de nos charmantes et pacifiques compagnes, vous voyez d'ici ce que je veux dire ? Lorsque m'est parvenue la lettre que

sœur Simone du Cœur Eucharistique m'avait fait l'honneur de m'écrire, mon premier mouvement - je crois l'avoir déjà dit - a été de me dérober, dans le sens où on dit qu'un cheval se dérobe. Si je ne refuse pas l'obstacle du premier coup, j'aime autant après le sauter à fond comme les vieux chevaux consciencieux qui le prennent toujours au centre à l'endroit le plus haut... « Ah ! c'est donc comme ça, ai-je pensé. Tant pis pour eux ! Je vais leur parler de la sainteté. » Mais, soyons francs, le sujet, le fameux sujet m'avait déjà mis le grappin dessus, et je sentais très bien que le sort en était jeté, que je ne pourrais pas vous parler d'autre chose.

Et d'abord qu'est-ce que je me propose en parlant des saints ? Oh ! certainement pas de vous édifier ! Si je vous édifie ce sera du moins sans le faire exprès, je vous assure. Nous allons essayer de parler des saints, tranquillement, comme les enfants parlent entre eux des grandes personnes, nous ne prétendons rien d'autre qu'échanger nos impressions sur ces hommes à la fois si éloignés et si proches de nous.

Cela me rappelle un vers célèbre d'Eluard dans son poème Guernica : « La Mort si difficile... et si facile... » On pourrait très bien en dire autant de la sainteté...

Elle nous paraît terriblement difficile, peut-être simplement parce que nous ne savons pas, nous ne nous demandons même jamais sérieusement ce qu'elle est. Il en est de même pour les enfants qui parlent des grandes personnes. Ils ne savent pas ce qu'ils en pensent, ils n'osent pas savoir ce qu'ils en pensent, ils se contentent de jouer au monsieur et à la dame. Puis, peu à peu, à force de jouer ainsi aux grandes personnes, ils deviennent grands à leur tour. Peut-être la recette est-elle bonne ? Peut-être, à force de jouer aux saints, finirions-nous par le devenir ? En tout cas, il semble bien que la petite sœur Thérèse ne s'y soit pas prise autrement, on pourrait dire qu'elle est devenue sainte en jouant aux saints avec l'Enfant Jésus, comme un petit garçon qui, à force de faire tourner un train mécanique devient, presque sans y penser,

ingénieur des chemins de fer, ou même plus simplement chef de gare...

Permettez-moi de m'en tenir un moment à cette comparaison de chemin de fer. Je ne la trouve pas si bête, après tout... On peut parfaitement imaginer l'Eglise ainsi qu'une vaste entreprise de transport, de transport au paradis, pourquoi pas ? Eh bien, je le demande, que deviendrions-nous sans les saints qui organisent le trafic ? Certes, depuis deux mille ans, la compagnie a dû compter pas mal de catastrophes, l'arianisme, le nestorianisme, le pélagianisme, le grand schisme d'Orient, Luther... pour ne parler que des déraillements et télescopages les plus célèbres. Mais, sans les saints, moi je vous le dis, la chrétienté ne serait qu'un gigantesque amas de locomotives renversées, de wagons incendiés, de rails tordus et de ferrailles achevant de se rouiller sous la pluie. Aucun train ne circulerait plus depuis longtemps sur les voies envahies par l'herbe. Oh ! je sais bien que certains d'entre vous se disent en ce moment que je fais la part trop belle aux saints, que je donne trop d'importance à des gens tout de même un peu en marge, et que j'ai tort de comparer à de paisibles fonctionnaires, d'autant plus qu'en dépit de toute tradition administrative, ils bénéficient de l'avancement au mérite et non pas à l'ancienneté, qu'on les voit passer brusquement du modeste emploi d'homme d'équipe à celui d'inspecteur général ou de directeur de la compagnie, alors même qu'ils en ont été fichus brutalement à la porte, comme Jeanne d'Arc, par exemple.

Mais je crois qu'il vaut mieux arrêter là mes comparaisons ferroviaires, ne serait-ce que pour épargner l'amour-propre, toujours un peu scrupuleux, de MM. les ecclésiastiques, particulièrement, c'est trop naturel, de ceux qui m'ont fait l'honneur de venir m'entendre et qui doivent se demander avec inquiétude de quoi ils sont au juste chargés dans cette imaginaire compagnie de transport : la distribution des billets ou la police des gares ?... Je voudrais que vous reteniez seulement de mon propos

cette idée que l'Eglise est en effet un mouvement, une force en marche, alors que tant de dévots et de dévotes ont l'air de croire, feignent de croire, qu'elle est seulement un abri, un refuge, une espèce d'auberge spirituelle à travers les carreaux de laquelle on peut se donner le plaisir de regarder les passants, les gens du dehors, ceux qui ne sont pas pensionnaires de la maison, marcher dans la crotte. Oh ! il est certainement parmi vous de ces hommes du dehors que scandalise profondément la sécurité des chrétiens médiocres, sécurité qui ressemble à la légendaire sécurité des imbéciles - probablement parce que c'est la même... Mon Dieu, croyez-moi, je ne me fais pas tellement d'illusions sur la sincérité de certains incroyants, je n'entre pas dans tous leurs griefs, je sais que beaucoup d'entre eux s'efforcent de justifier leur propre médiocrité par la nôtre, rien de plus. Mais je ne peux pas m'empêcher de les aimer, je me sens terriblement solidaire de ces gens qui n'ont pas encore trouvé ce que j'ai reçu moi-même sans l'avoir mérité, sans l'avoir seulement demandé, dont je jouis dès le berceau, pour ainsi dire, et par une sorte de privilège dont la gratuité m'épouvante.

Car je ne suis pas un converti, j'ai presque honte de l'avouer, puisque depuis une vingtaine d'années la mode est aux convertis, peut-être parce que les convertis parlent beaucoup, parlent énormément de leur conversion, un peu à la manière de ces malades guéris qui ne nous font grâce d'aucun des détails de leur ancienne maladie, vous assomment d'élixirs et de pilules. Faut-il ajouter que les cléricaux ont beaucoup de goût pour cette sorte de gens, et il est certain que leur témoignage a la même valeur publicitaire que celui de ces messieurs dont on voit la photographie à la quatrième page des journaux. L'histoire religieuse - l'histoire religieuse est sans doute un mot trop prétentieux - disons donc la chronique dévote de la première moitié du siècle est pleine de conversions littéraires. Une des plus célèbres fut celle de M. Paul Claudel qui nous a retracé toutes les circonstances de ce matin mémorable où, dissimulé derrière une colonne de Notre-Dame de Paris, il a senti tout à coup ce mystérieux mouvement intérieur, ce spasme

spirituel, cette espèce d'éternuement de l'âme par laquelle a commencé une prestigieuse carrière de poète catholique qui vient de recevoir son couronnement à l'Académie française comme sa nomination au poste envié de Washington avait mis le sceau suprême à la carrière, non moins prestigieuse, du fonctionnaire. Nous avons connu d'autres conversions littéraires presque aussi retentissantes, bien que souvent moins solides, celle de M. Cocteau par exemple, signée par M. Jacques Maritain (les conversions littéraires peuvent être signées comme des toiles de maître) ou celle - portant la même signature - de ce pauvre Sachs qui alla, lui, jusqu'au séminaire et dont la première soutane avait été coupée chez Paquin. N'importe ! Je m'excuse de m'être laissé aller à ces plaisanteries sur les convertis, mais elles ne leur font pas grand mal, et je leur reproche de ne pas comprendre toujours grand-chose à ceux dont ils ont partagé auparavant l'erreur, ce qui est d'ailleurs parfaitement naturel, car il est rare qu'un converti ne se soit pas un peu converti aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose... Mais un chrétien tel que moi, ou que beaucoup d'entre vous pour lesquels la foi catholique est un élément hors duquel ils ne pourraient pas plus vivre qu'un poisson hors de l'eau, comment voudriez-vous qu'ils ne sentissent pas de l'angoisse, et comme une sorte de honte, en face de ceux de leurs frères, incompréhensiblement privés de ce qui ne leur a jamais manqué une seconde ? Si j'étais converti pour ma part, j'aurais beau me répéter sans cesse que ce n'est pas moi qui ai trouvé Dieu, que c'est Lui qui m'a trouvé, c'est là un de ces raisonnements dont on cherche plutôt à se rassurer qu'à se convaincre. Au lieu que je ne saurais pas plus me vanter d'être chrétien que de parler correctement ma langue maternelle. Comment voudriez-vous que je ne me sente pas gravement et profondément engagé vis-à-vis de ceux qui doivent, pour apprendre ce langage, oublier péniblement le leur, celui dont ils se sont toujours servis ?

Que les chrétiens qui m'écoutent veuillent bien me pardonner. N'y eût-il parmi eux qu'un seul étranger à notre foi, c'est pour lui seul que je parlerais en ce moment. Je rougirais trop qu'il

s'imaginât que je m'adresse à lui du plus profond, du plus creux de ma sécurité de croyant - comme d'un gîte sûr et tiède -, que je reste étranger à son risque. Ce n'est pas vrai, non ce n'est pas vrai que la foi est une sécurité, du moins au sens humain du mot. Oh ! sans doute, on rencontre, de par le monde, beaucoup de chrétiens médiocres qui ne demandent pas mieux que de se faire des illusions là-dessus, se croient sûrs de la grâce de Dieu, et mettent au compte de la religion l'espèce de contentement de soi qu'ils partagent avec tous les imbéciles, croyants ou non-croyants. La foi ne saurait être comparée en rien à ces évidences dont celle du « deux et deux font quatre » passe pour le type le plus ordinaire. Je comprends très bien l'agacement ou même l'indignation des incrédules en face de gens auxquels ils attribuent faussement des certitudes analogues à celle-ci en tout ce qui concerne le monde invisible, la mort et l'au-delà de la mort. Parfois la colère ou l'indignation font place à l'envie : « Vous avez bien de la chance de croire », disent-ils avec une naïveté déconcertante. « Moi, je ne peux pas. » Et c'est vrai qu'ils s'efforcent de croire, du moins ils s'efforcent de croire qu'ils croient, et s'étonnent de n'aboutir à rien, comme ces insomniaux qui se répètent à eux-mêmes qu'ils vont dormir, et se tiennent ainsi éveillés, car le sommeil est toujours imprévu. Qui l'attend peut être sûr de ne jamais le voir venir, car on ne le voit pas venir. Ils souhaitent de croire, ils s'efforcent de croire, ils s'efforcent de croire qu'ils croient, et d'ailleurs ils ne savent pas très bien ce que nous croyons nous-mêmes, ils attachent volontiers autant d'importance à n'importe laquelle des aventures merveilleuses de la Bible qu'à la Sainte Incarnation du Verbe, ils se travaillent pour croire que Jonas a été quelques jours locataire d'une confortable baleine, que le passage de la mer Rouge fut vraiment tel que le représente une enluminure célèbre où l'on voit les Hébreux passer entre deux hautes murailles liquides à travers lesquelles les poissons contemplent le spectacle, comme on regarde, de sa fenêtre, passer le cortège du Mardi gras... Hélas ! il y a trop de dévots et de dévotes pour égarer sur ce point la bonne foi des mécréants, non seulement par ignorance ou par sottise, mais aussi

par cette sorte de vanité imbécile qui porte certains croyants à renchérir sur leur propre croyance. Les convertis littéraires dont je parlais tout à l'heure ont la spécialité de ces vantardises où l'orgueil a son compte.

Il est clair que l'incrédule peut rester indifférent lorsque vous faites devant lui profession de croire aux grands mystères de la foi qu'il entend mal, et qui ne disent pas grand-chose à son imagination. Si vous lui affirmez au contraire, sans la moindre hésitation, que la loi de la gravitation universelle s'est trouvée suspendue afin de permettre à Josué de retarder d'une heure sa montre, il vous traitera peut-être de fou en se frappant le front de l'index mais il n'en commencera pas moins à vous juger un type intéressant, formidable, un phénomène. Hé oui, que voulez-vous, c'est pourtant vrai : un chrétien n'est nullement tenu de prendre comme on dit « à la lettre » l'histoire de Jonas ou de Josué. Remarquez bien qu'en ce qui me concerne, j'y croirais volontiers, je ne demanderais qu'à y croire, les miracles ne m'intéressent pas en ce sens que les miracles n'ont jamais converti grand monde, c'est Notre-Seigneur qui a pris la peine de le dire lui-même dans l'Évangile en se moquant de ceux qui lui demandaient des prodiges. Trop souvent les miracles frappent l'esprit mais endurecissent le cœur parce qu'ils donnent l'impression d'une espèce de mise en demeure brutale, d'une sorte de viol du jugement et de la conscience par un fait qui est, en apparence du moins, une violation de l'ordre.

Je ne saurais m'étendre plus longtemps sur ce sujet, mais il ne me faut pas seulement penser à mes incroyants qui se disent peut-être en ce moment que les bonnes dévotes viennent d'en prendre un sacré petit coup, et qui n'en sont pas tellement mécontents. Après tout, ces bonnes âmes ont bien le droit d'être rassurées si mes plaisanteries leur paraissent sentir le fagot. Je leur conseille fortement de relire l'*Histoire Sainte* de Daniel-Rops, parue ces dernières années avec le *Nihil Obstat* et l'*Imprimatur* de l'archevêché de Paris. Elles y verront, par exemple, qu'on a des raisons de supposer que les sonneries de trompettes étaient le signal

convenu pour prévenir les sapeurs d'avoir à sortir des galeries, en mettant le feu à la boiserie, afin de faire écrouler les murailles - car telle était la technique des sapeurs à ce moment-là, faute de poudre.

A propos de la traversée du Jourdain à pied sec par l'armée de Josué, à la hauteur de la ville d'Adom, elles liraient encore ceci : la ville d'Adom est probablement El Damieh, à 25 kilomètres en amont de Jéricho. Là, le fleuve coule entre deux talus d'argile hauts de 15 mètres qui glissent aisément. En 1927, à la suite d'un léger séisme, ils s'écroulèrent et barrèrent le lit à tel point que le flot fut interrompu vingt et une heures, reproduisant ainsi exactement les circonstances rapportées par la Bible, qui parle elle aussi de séisme dans son langage oriental : les montagnes sautèrent comme des béliers, les collines comme des agneaux. Je répète que le livre de Daniel-Rops est revêtu de l'*Imprimatur*.

Je répète que ces questions ne me passionnent nullement. J'admettrais volontiers que les juifs ont traversé sans se mouiller les pieds, non seulement la mer Rouge, mais l'océan Atlantique, que m'importe ? Je dis seulement qu'il m'est affreusement pénible de penser que des hommes de bonne foi puissent être tenus éloignés du Christ par des scrupules sans fondement et sans objet véritables. Si Dieu avait voulu nous gagner par des miracles, il ne s'en serait certainement pas tenu à celui de Cana, ou même à la résurrection de Lazare. Il ne lui en eût rien coûté de s'imposer par des prodiges beaucoup plus extraordinaires, cosmiques. Au lieu que ce que les Saints Evangiles nous rapportent des phénomènes qui ont marqué la mort du Sauveur, le soleil qui s'obscurcit, le voile du temple qui se déchire, la terre qui tremble, sont bien peu de chose comparés aux effets de la bombe de Hiroshima. Mais allons plus loin, réfléchissons encore un peu. Pourquoi nous regagner en forçant notre volonté par des miracles ? Contrainte pour contrainte, il eût été tellement plus facile de ne jamais nous perdre en accordant une fois pour toutes la volonté humaine à la volonté divine, comme une planète qui tourne autour de son soleil. C'est que Dieu n'a pas voulu nous faire irresponsables, je veux dire incapables d'amour,

car il n'y a pas de responsabilité sans liberté et l'amour est un choix libre, ou il n'est rien.

Je parais peut-être m'écarter de mon sujet. Vous auriez pourtant tort de le croire. Une théorie matérialiste du monde ne saurait expliquer l'homme moral. Mais il ne suffit pas non plus de placer par l'imagination au principe et à la tête du monde un être suprême, une intelligence suprême, un dieu-géomètre pour justifier l'existence des saints. Plus je vois l'univers, disait à peu près Voltaire, et moins je puis songer que cette horloge marche et n'ait pas d'horloger, vers idiots qui ont néanmoins rempli d'aise d'innombrables générations de chanoines tout fiers de penser que le bon Dieu existait désormais avec l'autorisation de M. de Voltaire, tout joyeux et contents de l'excellent tour que le bon Dieu avait joué à son ennemi personnel - « Ecrasons l'infâme ! » - en profitant d'un moment d'inattention de M. de Voltaire pour lui faire signer un petit papier de reconnaissance... Hélas ! en écrivant ces vers de mirliton, M. de Voltaire ne se souciait nullement des saints, et les chanoines qui le citaient avec honneur aux distributions de prix ne s'en préoccupaient peut-être pas beaucoup davantage... Que diable - c'est le cas de le dire ! - un horloger pourrait-il faire des saints, je me le demande ? Il n'y a rien de moins libre qu'une horloge, puisque tous les engrenages s'y trouvent dans la plus étroite dépendance les uns des autres. Vous me répondrez probablement que l'univers physique offre assez l'exemple d'une mécanique de précision ? Mais êtes-vous certains de ne pas prendre le signe pour la chose, comme un être d'une intelligence absolument différente de la nôtre, ignorant tout du langage et de l'écriture, s'extasierait sur le rythme des voix, la symétrie d'une page d'imprimerie, s'efforcerait de dégager les lois de l'une et de l'autre, sans rien savoir de l'essentiel - de cela qui seul importe -, la pensée, la pensée toujours vivante et libre sous la contrainte apparente des caractères ou des sons qui l'expriment. Si la vie était la pensée libre de ce monde en apparence déterminé ? La vie, c'est-à-dire cette énergie

mystérieuse, immatérielle, à quoi la physique moderne réduit la matière elle-même.

L'univers matérialiste n'a que faire de l'homme moral. L'univers des déistes, à la manière de l'auteur de la *Henriade*, n'a pas de place pour les saints - le saint serait aussi déplacé dans ce monde qu'un poète lyrique à l'école des Ponts et Chaussées... Comment pourrais-je continuer à vous parler des saints et de la sainteté sans vous rappeler - ou vous apprendre - que pour nous chrétiens, Dieu est Amour, la Création est un acte d'amour. Je ne parle pas ainsi dans l'intention de vous convaincre, je vous demande seulement d'entrer avec moi, un moment, dans une telle hypothèse, autrement nous nous parlerions en vain. Oh ! je sais, je sais, vous pensez aussitôt à ce gémissement de la douleur universelle qui ne se tait ni jour ni nuit. Vous vous rappelez les vers de Baudelaire :

*Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage  
Que nous puissions donner de notre dignité  
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge  
Et vient mourir au bord de votre éternité.*

Mais réfléchissons bien que c'est au nom de la Raison et de la Justice que vous dénoncez la cruauté de ce monde, et dans cette voie, une longue expérience prouve que vous ne pouvez aller qu'à la révolte, au désespoir ou à la négation absolue. Il est vrai que nous avons été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. Nous lui ressemblons même beaucoup plus que nous n'osons le penser, que les philosophes nous permettent de le penser. « Créé à l'image et à la ressemblance de Dieu » - comme une telle expression est mystérieuse et redoutable, mais comme elle a perdu peu à peu sa signification par l'usage, ainsi qu'une pièce de monnaie son effigie, pour avoir passé dans trop de mains ! Je voudrais cependant que vous vous y arrêtiez une minute. Combien d'entre nous, chrétiens, avons vraiment conscience d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu ? Qui se préoccupe du sens réel de ces paroles si

surprenantes ? Si elles sont véridiques, ce n'est donc pas l'observation des choses qui nous révélerait le monde, son secret serait en nous, au plus profond de nous-mêmes, là où nous ne descendons jamais, évidemment. Une telle hypothèse a de quoi faire rire les imbéciles, je le sais. Mais la légendaire sécurité des imbéciles vient précisément de ce qu'ils sont faits pour deux dimensions, ils connaissent la troisième comme nous connaissons la quatrième, par oui-dire... Le mot de l'énigme du monde en nous, pourquoi pas ? le destin ordinaire des hommes n'est-il pas de chercher très loin, et souvent au péril de leur vie, ce qu'ils avaient, sans le savoir, à portée de la main ? Ce mot de l'énigme, nous n'espérons le trouver que par l'observation pratique des choses. Mais dans cette recherche la science ne collabore pas avec la nature, elle l'affronte. Elle ne veut que détourner à son profit la plus grande part possible des colossales ressources d'énergie de l'univers, entreprise où l'humanité doit finir par être broyée entre la science et la nature comme entre l'enclume et le marteau, car si la chair de l'homme est fragile, son système nerveux ne l'est pas moins, devra céder, tôt ou tard, à la tension sans cesse croissante d'une vie dont l'activité normale est décuplée, centuplée par l'usage des mécaniques. La mécanique vous fera des loisirs, prêchez-vous aux idiots.

Il ne suffit déjà plus de dire que les hommes ont de moins en moins de loisirs, à mesure que se multiplient les mécaniques. Dans le paradis des machines, les loisirs seront plus épuisants que le travail, c'est le travail qui reposera des loisirs. N'importe ! Lorsque je dis que tout l'effort de l'intelligence n'aboutira qu'à engager de plus en plus avant l'humanité dans une entreprise où les risques grandiront sans cesse, jusqu'à être hors de proportion avec les bénéfices escomptés (ne sommes-nous pas déjà, ainsi que M. Einstein en faisait dernièrement la remarque, à risquer l'explosion de la planète ou l'empoisonnement de l'atmosphère terrestre par des radiations mortelles ?), il ne s'ensuit nullement que je méprise l'intelligence. S'il est vrai que nous sommes créés à l'image de Dieu, comment mépriserions-nous une des plus hautes facultés de

l'homme ? Vous me répondrez que sans la mépriser, je viens de la déclarer impuissante. Non pas. Non pas impuissante. Non pas impuissante à tirer parti de la création, mais incapable d'en pénétrer le sens, de la comprendre, au sens exact du mot. Si la création était l'œuvre de la seule intelligence, l'intelligence humaine pourrait faire mieux que de découvrir quelques-unes de ses lois, afin d'exploiter cette connaissance, ainsi qu'on se sert d'une mécanique. Elle ne serait pas toujours prête à la condamner au nom de la logique ou de la justice. C'est que la création est une œuvre d'amour. L'intelligence, réduite à ses propres forces, ne croit trouver dans la nature qu'indifférence et cruauté, mais c'est sa propre cruauté qu'elle y découvre. A proprement dire ce n'est pas la souffrance qu'elle condamne, c'est ce qui lui paraît une anomalie, un gaspillage, une mauvaise organisation de la souffrance. L'intelligence est plus cruelle que la nature. Nous commençons, par exemple, à comprendre qu'une société organisée par elle - ou du moins par cette forme dégradée de l'intelligence qui s'appelle la technique - sera sans pitié non seulement pour les éléments suspects de produire moins qu'ils ne consomment, mais encore pour tout ce qui ne pensera pas d'accord avec la monstrueuse conscience collective... Oui, à ne parler que des mal fichus, la nature en laisse subsister des millions qui n'échapperont sûrement pas demain aux techniciens chargés de maintenir et d'augmenter sans cesse le rendement de la colossale usine universelle. En réalité l'intelligence ne s'indigne pas contre la souffrance, elle la refuse, comme elle refuse un syllogisme mal construit, quitte à s'en servir elle-même, selon ses méthodes, après avoir remis le syllogisme d'aplomb. Qui parle de la Douleur comme d'une intolérable violation de l'âme, ou même d'une absurdité toute pure, est certain de l'approbation des imbéciles. Mais pour un petit nombre de révoltés sincères, combien d'autres qui ne cherchent dans la révolte contre la souffrance qu'une justification plus ou moins sournoise de leur indifférence et de leur égoïsme vis-à-vis de ceux qui souffrent ? Sinon, par quel miracle les hommes qui acceptent le plus humblement, sans le comprendre, ce scandale permanent de la

souffrance et de la misère, sont-ils presque toujours ceux qui se dévouent le plus tendrement aux souffrants et aux misérables : saint François d'Assise ou saint Vincent de Paul ?

Le scandale de l'univers n'est pas la souffrance, c'est la liberté. Dieu a fait libre sa création, voilà le scandale des scandales, car tous les autres scandales procèdent de lui. Oh ! je sais bien, nous paraissions être ici en pleine métaphysique. Que voulez-vous que j'y fasse ? Si je me fais mal comprendre de quelques-uns d'entre vous, c'est que je me serai mal expliqué, voilà tout. Expliquer, d'ailleurs, à quoi bon ? Il y a en ce moment, dans le monde, au fond de quelque église perdue, ou même dans une maison quelconque, ou encore au tournant d'un chemin désert, tel pauvre homme qui joint les mains et du fond de sa misère, sans bien savoir ce qu'il dit, ou sans rien dire, remercie le bon Dieu de l'avoir fait libre, de l'avoir fait capable d'aimer. Il y a quelque part ailleurs, je ne sais où, une maman qui cache pour la dernière fois son visage au creux d'une petite poitrine qui ne battra plus, une mère près de son enfant mort qui offre à Dieu le gémissement d'une résignation exténuée, comme si la Voix qui a jeté les soleils dans l'étendue ainsi qu'une main jette le grain, la Voix qui fait trembler les mondes, venait de lui murmurer doucement à l'oreille : « Pardonne-moi. Un jour, tu sauras, tu comprendras, tu me rendras grâce. Mais maintenant, ce que j'attends de toi, c'est ton pardon, pardonne. » Ceux-là, cette femme harassée, ce pauvre homme, se trouvent au cœur du mystère, au cœur de la création universelle et dans le secret même de Dieu. Que vous en dire ? Le langage est au service de l'intelligence. Et ce que ces gens-là ont compris, ils l'ont compris par une lucidité supérieure à l'intelligence, bien qu'elle ne soit nullement en contradiction avec elle - ou plutôt par un mouvement profond et irrésistible de l'âme qui engageait toutes les facultés à la fois ; qui engageait à fond toute leur nature... Oui, au moment où cet homme, cette femme acceptaient leur destin, s'acceptaient eux-mêmes, humblement - le mystère de la Création

s'accomplissait en eux, tandis qu'ils couraient ainsi sans le savoir tout le risque de leur conduite humaine, se réalisaient pleinement dans la charité du Christ, devenant eux-mêmes, selon la parole de saint Paul, d'autres Christ. Bref, ils étaient des saints.

S'engager tout entier... Vous le savez, la plupart d'entre nous n'engagent dans la vie qu'une faible part, une petite part, une part ridiculement petite de leur être, comme ces avarés opulents qui passaient, jadis, pour ne dépenser que le revenu de leurs revenus. Un saint ne vit pas du revenu de ses revenus, ni même seulement de ses revenus, il vit sur son capital, il engage totalement son âme. C'est d'ailleurs en quoi il diffère du sage qui secrète sa sagesse à la manière d'un escargot, sa coquille, pour y trouver un abri. Engager son âme ! Non ce n'est pas là simple image littéraire. Il ne faudrait même pas la pousser très loin pour lui donner une signification sinistre. Dans son récent livre, les *Problèmes de la vie*, l'illustre professeur à l'Université de Genève, M. Guyénot, reprend la distinction entre le corps, l'esprit et l'âme. Si l'on admet cette hypothèse, que saint Thomas ne repousse pas, on se dit avec épouvante que des hommes sans nombre naissent, vivent et meurent sans s'être une seule fois servi de leur âme, réellement servi de leur âme, fût-ce pour offenser le bon Dieu. Qui permet de distinguer ces malheureux ? En quelle mesure n'appartenons-nous pas nous-mêmes à cette espèce ? La Damnation ne serait-elle pas de se découvrir trop tard, beaucoup trop tard, après la mort, une âme absolument inutilisée, encore soigneusement pliée en quatre, et gâtée comme certaines soies précieuses, faute d'usage ? Quiconque se sert de son âme, si maladroitement qu'on le suppose, participe aussitôt à la Vie universelle, s'accorde à son rythme immense, entre de plain-pied, du même coup, dans cette communion des saints qui est celle de tous les hommes de bonne volonté auxquels fut promise la Paix, cette sainte Eglise invisible dont nous savons qu'elle compte des païens, des hérétiques, des schismatiques ou des incroyants, dont Dieu seul sait les noms.

La communion des saints... Lequel d'entre nous est sûr de lui appartenir ? Et s'il a ce bonheur, quel rôle y joue-t-il ? Quels sont

les riches et les pauvres de cette étonnante communauté ? Ceux qui donnent et ceux qui reçoivent ? Que de surprises ! Tel vénérable chanoine pieusement décédé, dont le *Bulletin diocésain* aura fait l'éloge pompeux, dans le style particulier à ces publications, ne risque-t-il pas d'apprendre, par exemple, qu'il a dû sa vocation et son salut à quelque incrédule notoire, secrètement harcelé par l'angoisse religieuse, et auquel Dieu avait incompréhensiblement refusé les consolations mais non pas les mérites de la foi ? (Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé.) Oh ! rien ne paraît mieux réglé, plus strictement ordonné, hiérarchisé, équilibré que la vie extérieure de l'Eglise. Mais sa vie intérieure déborde des prodigieuses libertés, on voudrait presque dire des divines extravagances de l'Esprit - l'Esprit qui souffle où il veut. Lorsqu'on songe à la stricte discipline qui maintient presque implacablement à sa place assignée chaque membre de ce grand corps ecclésiastique depuis le modeste vicaire jusqu'au Saint-Père avec ses privilèges, ses titres, on voudrait presque dire son vocabulaire particulier, n'est-ce pas en effet comme une extravagance, ces promotions soudaines, parfois très soudaines, de religieuses obscures, de simples laïques, ou même de mendiants faits brusquement patrons, protecteurs et parfois docteurs de l'Eglise universelle ?

Oh ! il ne s'agit pas d'opposer l'Eglise visible à l'Eglise invisible ; l'Eglise visible, que voulez-vous, ce n'est pas seulement la hiérarchie ecclésiastique, c'est vous, c'est moi, elle n'est donc pas toujours agréable et elle a même été parfois très désagréable à regarder de près, au XV<sup>e</sup> siècle par exemple, au temps du Concile de Bâle, et dans ces cas-là on est naturellement tenté de regretter que ce ne soit pas elle, l'invisible - oui, on regrette qu'un cardinal soit reconnaissable de si loin à sa belle cape écarlate tandis qu'un saint, de son vivant, ne se distingue par aucun détail vestimentaire... Oh ! je sais bien que ce qui paraît ici une plaisanterie est pour beaucoup d'âmes une idée parfois torturante. On a tort de raisonner comme si l'Eglise visible et l'Eglise invisible étaient en réalité deux Eglises, alors que l'Eglise visible est ce que nous pouvons voir de l'Eglise invisible, et cette part visible de l'Eglise invisible varie

avec chacun de nous. Car nous connaissons d'autant mieux ce qu'il y a en elle d'humain que nous sommes moins dignes de connaître ce qu'elle a de divin. Sinon, comment expliqueriez-vous cette bizarrerie que les plus qualifiés pour se scandaliser des défauts, des déformations ou même des difformités de l'Eglise visible - je veux dire les saints - soient précisément ceux qui ne s'en plaignent jamais ? Oui, l'Eglise visible est ce que chacun de nous peut voir de l'Eglise invisible, selon ses mérites et la grâce de Dieu. C'est bien joli de dire : « J'aimerais mieux voir autre chose que ce que je vois. » Oh ! bien sûr, si le monde était le chef-d'œuvre d'un architecte soucieux de symétrie, ou d'un professeur de logique, d'un Dieu déiste, en un mot, l'Eglise offrirait le spectacle de la perfection, de l'ordre, la sainteté y serait le premier privilège du commandement, chaque grade dans la hiérarchie correspondant à un grade supérieur de sainteté, jusqu'au plus saint de tous, Notre Saint-Père le pape, bien entendu. Allons ! vous voudriez d'une Eglise telle que celle-ci ? Vous vous y sentiriez à l'aise ? Laissez-moi rire, loin de vous y sentir à l'aise, vous resteriez au seuil de cette Congrégation de surhommes, tournant votre casquette entre les mains, comme un pauvre clochard à la porte du Ritz ou du Claridge. L'Eglise est une maison de famille, une maison paternelle, et il y a toujours du désordre dans ces maisons-là, les chaises ont parfois un pied de moins, les tables sont tachées d'encre, et les pots de confitures se vident tout seuls dans les armoires, je connais ça, j'ai l'expérience...

La maison de Dieu est une maison d'hommes et non de surhommes. Les chrétiens ne sont pas des surhommes. Les saints pas davantage, ou moins encore, puisqu'ils sont les plus humains des humains. Les saints ne sont pas sublimes, ils n'ont pas besoin du sublime, c'est le sublime qui aurait plutôt besoin d'eux. Les saints ne sont pas des héros, à la manière des héros de Plutarque. Un héros nous donne l'illusion de dépasser l'humanité, le saint ne la dépasse pas, il l'assume, il s'efforce de la réaliser le mieux possible, comprenez-vous la différence ? Il s'efforce d'approcher le plus près possible de son modèle Jésus-Christ, c'est-à-dire de Celui qui a été

parfaitement homme, avec une simplicité parfaite, au point, précisément, de déconcerter les héros en rassurant les autres, car le Christ n'est pas mort seulement pour les héros, il est mort aussi pour les lâches. Lorsque ses amis l'oublient, ses ennemis, eux, ne l'oublient pas. Vous savez que les nazis n'ont cessé d'opposer à la Très Sainte Agonie du Christ au jardin des Oliviers la mort joyeuse de tant de jeunes héros hitlériens. C'est que le Christ veut bien ouvrir à ses martyrs la voie glorieuse d'un trépas sans peur, mais il veut aussi précéder chacun de nous dans les ténèbres de l'angoisse mortelle. La main ferme, impavide, peut au dernier pas chercher appui sur son épaule, mais la main qui tremble est sûre de rencontrer la sienne...

Oh !... je voudrais que nous finissions sur une pensée qui n'a cessé de m'accompagner tout au long de cette causerie ainsi que le fil du tisserand qui court sous la trame. Ceux qui ont tant de mal à comprendre notre foi sont ceux qui se font une idée trop imparfaite de l'éminente dignité de l'homme dans la création, qui ne le mettent pas à sa place dans la création, à la place où Dieu l'a élevé afin de pouvoir y descendre. Nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, parce que nous sommes capables d'aimer. Les saints ont le génie de l'amour. Oh ! remarquez-le, il n'en est pas de ce génie-là comme de celui de l'artiste, par exemple, qui est le privilège d'un très petit nombre. Il serait plus exact de dire que le saint est l'homme qui sait trouver en lui, faire jaillir des profondeurs de son être, l'eau dont le Christ parlait à la Samaritaine : « Ceux qui en boivent n'ont jamais soif... » Elle est là en chacun de nous, la citerne profonde ouverte sous le ciel. Sans doute, la surface en est encombrée de débris, de branches brisées, de feuilles mortes, d'où monte une odeur de mort. Sur elle brille une sorte de lumière froide et dure, qui est celle de l'intelligence raisonneuse. Mais au-dessous de cette couche malsaine, l'eau est tout de suite si limpide et si pure ! Encore un peu plus profond, et l'âme se retrouve dans son élément natal, infiniment plus pur que l'eau la plus pure, cette lumière incréée qui baigne la création tout

entière - en Lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes - *in ipso vita erat et vita erat lux hominum*.

La foi que quelques-uns d'entre vous se plaignent de ne pas connaître, elle est en eux, elle remplit leur vie intérieure, elle est cette vie intérieure même par quoi tout homme, riche ou pauvre, ignorant ou savant, peut prendre contact avec le divin, c'est-à-dire avec l'amour universel, dont la création tout entière n'est que le jaillissement inépuisable. Cette vie intérieure contre laquelle conspire notre civilisation inhumaine avec son activité délirante, son furieux besoin de distraction et cette abominable dissipation d'énergies spirituelles dégradées, par quoi s'écoule la substance même de l'humanité.

Au commencement je vous disais que le scandale de la création n'était pas la souffrance mais la liberté. J'aurais pu aussi bien dire l'Amour. Si les mots avaient gardé leur sens, je dirais que la Création est un drame de l'Amour. Les moralistes considèrent volontiers la sainteté comme un luxe. Elle est une nécessité. Aussi longtemps que la charité ne s'est pas trop refroidie dans le monde, aussi longtemps que le monde a eu son compte de saints, certaines vérités ont pu être oubliées. Elles reparaissent aujourd'hui comme le roc à marée basse. C'est la sainteté, ce sont les saints qui maintiennent cette vie intérieure sans laquelle l'humanité se dégradera jusqu'à périr. C'est dans sa propre vie intérieure en effet que l'homme trouve les ressources nécessaires pour échapper à la barbarie ou à un danger pire que la barbarie, la servitude bestiale de la fourmilière totalitaire. Oh ! sans doute, on pourrait croire que ce n'est plus l'heure des saints, que l'heure des saints est passée. Mais comme je l'écrivais jadis, l'heure des saints vient toujours.